

NOUVELOBS.COM

4 février 2014

La foudroyante "Pensée" d'Andreïev

Laurent Terzieff, féru de textes brûlants et poétiques, de ceux qui savent dire la vie intérieure, a fait découvrir en France "La Pensée" de Leonid Andreïev (1871-1919), auteur météore de la littérature russe. C'était en 1962, au théâtre de Lutèce. Aujourd'hui, le comédien Olivier Werner relève le gant en un spectacle foudroyant où se déchainent la beauté et les démons de cette "Pensée".

Cette photographie champêtre de Léonid Andreïev ne trompera personne. Cet homme là était un possédé, un visionnaire, anti-tsariste puis anti-bolchévique - c'est dire l'exigence idéaliste - donc son œuvre est restée longtemps sous le boisseau. Il a été photographe, mais d'abord, très jeune, avocat, pour subvenir aux besoins de sa famille. Déçu par ce que l'on nomme la justice, il se tourne vers la chronique judiciaire et puise dans les faits divers une part de son inspiration. Il était aussi alcoolique, et il a fait pas mal de tentatives de suicide, avant d'en réussir une, ce me semble. La parution de ses premières nouvelles en 1901 le hisse quasi à la hauteur de Gorki. Il prendra d'autres chemins, il a beaucoup lu Schopenhauer, et Nietzsche.

Les éditions Corti ont entrepris la traduction et la publication de son oeuvre en France: des nouvelles, dont parfois Andreïev tirait une pièce.

Dans "La Pensée", un homme, nommé Kerventsev, est enfermé, il est médecin, brillant, il a tué son meilleur ami en lui broyant le crâne. Voilà pour la situation. La seule action, le seul objet de ce texte souvent beau comme du Racine, hanté comme du La Fontaine, (et coté tourments on pense à Dostoeïvski aussi bien sûr) c'est la pensée de cet homme. Il creuse en lui-même, avec une logique, une obstination imparable pour tenter de savoir d'où lui vient ce geste, et s'il est fou, ou non. Il s'adresse, semble t-il, aux experts médicaux qui décideront, selon, de l'envoyer en asile, ou en prison. Lui, il veut aller en prison, pour étudier de près la part la plus sombre, et qui sait la plus lumineuse, des hommes. Et puis, s'il était fou, pourrait-il dire qu'il l'est?

Et la merveille, car c'en est une, tient dans la façon dont le comédien

Olivier Werner déploie pendant une heure quarante - fascinante- la lutte de cet homme, ses tempêtes sous un crâne. On ne quitte pas des yeux, si l'on peut dire, le mouvement retors et l'intelligence de cette pensée, et la langue irradiante d'Andreïev où parfois s'élèvent des images hallucinatoires, dignes d'une vision de William Blake, ou de Jean Racine, ainsi ce moment où le narrateur voit des têtes de serpent se dresser, le piquer, le dévorer.

Seul dans un espace tout de grillages, avec au fond une petite porte rouge sans poignée, Olivier Werner porte chemise à carreaux, pantalon gris, des chaussures, sans lacets certes. Mais il a l'air d'un homme ordinaire, ni d'un fou, ni d'un criminel. Seul l'oeil est étrange, perçant, trop perçant...mais les gestes, toujours contenus. Une rage froide l'habite, une volonté de savoir.

Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais un cri, pas une once de pathos et le texte d'Andreïev (que Werner a retraduit) est un feu de braise, une coulée de lave, une plongée dans les abysses d'une conscience qui embrasse un monde bien plus vaste que celui de son petit "moi".

Corps, pensée, littérature en fusion, et grand art oratoire, tout cela vous est donné. Il s'agit d'une rencontre rare entre un acteur et un texte non moins rare. En mars prochain, Olivier Werner sera Hippolyte dans "Phèdre" que crée Jean-Christophe Rauck au TGP de Saint-Denis. D'ici là, il faut courir l'applaudir en ce même théâtre (et jusqu'au 15 février) dans et avec "La Pensée" de Leonid Andreïev.

Odile Quirot